

## UN HOMME CHANCEUX



*Madame.* Savais-tu que monsieur Duracil était devenu si sourd qu'il ne pouvait plus entendre sa femme ?  
*Monsieur (levant les yeux au ciel).* — Il y a des hommes qui sont bien chanceux.

## LE VAINCU

Sur le sol, par le soc de bois égratigné  
 A peine, Mohammed a jeté la semence,  
 Puis est allé s'asseoir, calme, dans l'ombre immense,  
 Attendant la moisson, tranquille et résigné.

Le blé, vainqueur enfin du palmier dédaigné,  
 Pousse et jaunit pour peu qu'Allah ait de clémence.  
 Alors Mohammed prend la récolte et commence  
 Le partage du beau grain d'or, par tous guigné.

"Tiens, Juif ! Tiens, Zouaoui ! Venez tous ! S'il en reste,  
 Je mangerai demain". Du même large geste  
 Dont il semait, l'Arabe épargne l'argent

Au peuple qui se rue, à la foule en démente,  
 Jette sur la cohue un regard négligent,  
 Puis retourne s'asseoir, calme, dans l'ombre immense,

PAUL MLIANE.

## L'INCENDIAIRE

Jules Renard, directeur du théâtre de l'Ambigu-Comique à Alger, était un petit homme de soixante ans, sec, jovial, actif, et dont le flair artistique égalait la rapacité.

Heureux homme qui avait fait mentir le proverbe des pierres qui roulent ! Et, dans ces derniers temps, la fortune, fidèle, avait continué à le favoriser.

En effet, la grande comédienne Judith Isaac, venue à Alger pour combattre un commencement de phthisie, avait consenti, avant son départ, à donner une représentation, à titre gracieux, au théâtre de l'Ambigu.

Pourquoi ? c'est que la célèbre artiste était liée envers Jules Renard par une dette de reconnaissance. Quinze ans auparavant, le directeur

## MOEURS ET COUTUMES



Comment on s'embrasse en Afrique, dans la tribu des Grosseslèvres.

avait recueilli la fillette orpheline et lui avait donné les premières leçons de déclamation.

Graine jetée en terre fertile. L'enfant était devenue célèbre. Et le hasard venait de réunir le bienfaiteur et la protégée.

La représentation devait avoir lieu le 17 avril. Le 16 au soir, le théâtre était loué du haut en bas. Inutile de dire que le père Renard avait doublé le prix des places.

Et, le 16 au soir, il rentrait chez lui, se frottant les mains, fredonnant de petits airs joyeux, et souriant à la lune qui montait au-dessus du Cap Matifou.

Chaque soir, il ramassait sous sa porte une cargaison de lettres jetées par le facteur. Ce jour-là, il n'en trouva qu'une, mais elle frappa immédiatement ses regards par les dimensions exagérées de l'enveloppe et l'écriture tourmentée de la suscription.

Il lut :

*Monsieur,*

*Votre théâtre brûlera demain vers onze heures du soir.*

*Un bon averti en vaut deux, et même trois.*

*Tenez compte de cet avertissement donné par*

UN AMI

— Certes, s'écria Jules Renard, pris d'un accès d'ironique colère... voilà une lugubre charge, et une bien misérable fumisterie.

... Cette lettre est l'œuvre d'un impudent saltimbanque, d'un aliboron macabre que mes succès empêchent de dormir... mais dépister le galopin serait malaisé, car il a contrefait son écriture...

Là-dessus, le père Renard se coucha et s'endormit.

Mais son sommeil, ordinairement paisible, fut troublé par de persécutantes visions. Il revit, en un rêve interminable, ce terrible incendie du théâtre de Nico auquel il avait assisté.

Il revit les files de cadavres étendus en plein soleil, le lendemain du sinistre ; tous semblables ! tous frappés par la mort d'une invariable estampille !... la face contractée, les mâchoires serrées, la paume des mains largement ouverte, les doigts repliés, crispés, menaçants, comme des griffes de fauves.

II

Non loin d'Alger, on rencontre, enfouies en de claires verdure, nombre de maisons blanches aux vérandahs mauresques dont les arceaux grêles cachent leurs fines sculptures derrière les orangers et les tamaris.

Judith Isaac habitait une de ces demeures mi-arabes, mi-françaises, accrochées aux flancs de la Bouzaréah.

Le 17 avril, à cinq heures du soir, la comédienne était accoudée sur le balcon de marbre qui dominait la rade d'Alger.

Judith Isaac était grande et brune. Son regard fixe, paisible et droit avait les reflets des mers tranquilles. Ses paupières se mouvaient avec des battements rythmiques.

— Bonjour, dit tout à coup le père Renard, apparaissant au haut du perron. Il faut un certain courage, ma fille, pour s'élever jusqu'à toi.

— Ou des affaires graves... Parlez, cher maître, qu'y a-t-il ?

— Eh ! rien, répondit insoucieusement le directeur... du moins rien que de réjouissant... nous avons une location... tout ira bien.

— Qui sait ! murmura Judith Isaac dont les grands yeux noirs devinrent rêveurs

Et avec un rire un peu contraint :

— Vous devez supposer que je fais peu de cas des lettres anonymes. Cependant, par curiosité, lisez ce que j'ai reçu hier au soir.

*Madame,*

*C'est un de vos admirateurs qui vous révèle un secret terrible dont le hasard l'a fait dépositaire.*

*Demain soir, le théâtre de l'Ambigu ne sera plus qu'un monceau de cendres.*

*Madame, prenez garde... la mort vous guette...*

X...

— Que penses-tu de ce billet, fillette ? dit le père Renard en examinant de près le papier qu'il tenait à la main.

— Je pense... je pense que je ne plais pas à tout le monde, et que les mécontents se vengent par d'idiotes plaisanteries, voilà...

Mais déjà le vieillard avait remarqué que l'écriture de cette lettre ne ressemblait en rien à celle du billet reçu par lui.

— Tu ne te connais pas d'ennemis ? demanda-t-il brusquement.

## PARAPLUIE BREVETÉ



Pendant que la pluie faisait rage, l'amour paternel avait incalqué au musicien ambulancier Spritchdeutsch l'idée géniale d'abriter son fils sous son ophicleïde.